

IV. 1. FAIRE CROIRE AU LECTEUR : UNE FEINTE AUTHENTICITE

Etude de textes 1 : *l'Avertissement de l'éditeur et la Préface du rédacteur*

Enjeux : Comment répondre à la réputation du roman de corrompre les mœurs ? peut-on faire un roman moral qui sert à l'éducation des jeunes gens ?

Etude d'image : *Frontispice* de l'édition originale, 1782

Etude de la *Première de couverture*, l'imitation de Rousseau

Questions préparatoires : Relevez les différentes contradictions entre l'Avertissement et la Préface, ainsi que le positionnement de l'éditeur et du rédacteur par rapport aux lettres publiées ? En tant que lecteur qui croire et que croire ? Pourquoi Choderlos de Laclos entretient-il une telle ambiguïté ? Qu'en déduit-on sur la roman au XVIIIe siècle ?

Prolongements : Comparez les deux textes aux préfaces de Rousseau, Marivaux et Crébillon

LE ROMAN EPISTOLAIRE, UNE FEINTE AUTHENTICITE

Etude de l'Avertissement de l'éditeur

L'avertissement de l'éditeur met en doute l'authenticité du livre d'une manière très nette et sans appel : « *Nous croyons devoir prévenir le Public que, malgré le titre de cet ouvrage et ce qu'en dit le rédacteur dans sa préface, nous ne garantissons pas l'authenticité de ce recueil, et que nous avons même de fortes raisons de penser que ce n'est qu'un roman.* » Le XVIIIe siècle est méfiant à l'égard de l'in vraisemblance et de la fiction romanesque, le roman épistolaire et le roman mémoires du XVIIIe rompent avec la tradition des romans-fleuves héroï-galants invraisemblables qui furent à la mode, mais « la vraisemblance » feinte ou véritable ne suffit pas à se porter garante de l'authenticité. Par ce procédé de distanciation, Laclos, d'une part, interdit au lecteur d'adhérer naïvement à cette illusion de croire que le vraisemblable est vrai, mais, d'autre part, il remet en cause la vraisemblance même du livre par une description ironique du siècle des Lumières. Il emporte alors d'emblée l'adhésion du lecteur qui sourit à cette pointe satirique, et, de fait, l'installe dans une ambiguïté d'interprétation qui règne sur l'ensemble des lettres : « *Il nous semble de plus que l'auteur, qui paraît pourtant avoir cherché la vraisemblance, l'a détruite lui-même, et bien mal-adroitement, par l'époque où il a placé les événements qu'il publie. En effet, plusieurs des personnages qu'il met en scène ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées.* » En effet comment des personnes si éclairées pourraient représenter des relations sociales dangereuses ? Avis est donné au lecteur contemporain qu'il peut refermer le livre s'il n'est pas prêt à entendre cette critique faite du siècle. L'éditeur outré de l'audace du rédacteur qui veut faire vendre son livre, mime l'attitude d'un lecteur « *trop crédule* » qui ne serait pas avisé sur son siècle : « *nous blâmons beaucoup l'auteur, qui, séduit apparemment par l'espoir d'intéresser davantage en se rapprochant plus de son siècle et de son pays, a osé faire*

paraître, sous notre costume et avec nos usages, des mœurs qui nous sont si étrangères. » (clin d'oeil possible au fiction des romans épistolaires, tels les *Lettres persanes*, ou au conte philosophique qui se sert de l'étranger, de l'exotisme pour parler des mœurs contemporaines)

Après une première réflexion sur la relativité de la vraisemblance, c'est la vérité même des faits qui est questionnée. Le livre s'inscrit dans une perspective rationnelle d'exploration des sciences de l'homme, quelles que soient les latitudes et les époques, un romancier peut tirer certaines lois du comportement humain et le roman participer ainsi à la connaissance du coeur de l'homme : *« Notre avis est donc que si les aventures rapportées dans cet ouvrage ont un fonds de vérité, elles n'ont pu arriver que dans d'autres lieux ou dans d'autres temps (...) nous appuierons notre opinion d'un raisonnement que nous lui proposons avec confiance, parce qu'il nous paraît victorieux et sans réplique ; c'est que sans doute les mêmes causes ne manqueraient pas de produire les mêmes effets »* Laclos légitime la fonction didactique du roman dans le même temps qu'il le décrit par une dernière pique sur les vertus de son siècle : *« cependant nous ne voyons point aujourd'hui de demoiselle, avec soixante mille livres de rente, se faire religieuse, ni de présidente, jeune et jolie, mourir de chagrin. »* Que croire et qui croire, après ces deux entrées en matière qui se contredisent volontairement et s'annulent mutuellement, les pistes sont brouillées mais finalement, peu importe, car le roman se suffit à lui-même pour nous présenter, à travers une illusion romanesque, une image plus vraie que la réalité elle-même, et une compréhension plus nette de cette réalité s'écoulant dans son continuum sans que nous puissions avoir de prise sur elle, ni de réflexion distanciée.

Etude de la préface du rédacteur

1) Une ambiguïté entretenue

Comme l'explique Laurent Versini, dans *Le roman épistolaire*, il est de coutume que le rédacteur des lettres expose dans une préface comment ces lettres lui sont parvenus et la nature du travail d'élaboration du recueil. Il s'agit de faire croire au lecteur à l'authenticité des lettres, l'authenticité des faits, l'authenticité des sentiments, *« à grand renfort de précautions artificielles et différents procédés »* : *« L'illusion de l'authenticité, qui désarme les préventions du lecteur à l'égard de la fiction, sera donc entretenue par une foule de procédés bien connus : le mode de transmission des lettres est toujours soigneusement expliqué dans une préface, portefeuille trouvé dans un jardin ou dans une maison louée, ou manuscrit découvert dans une armoire secrète de la maison de campagne acheté par l'éditeur - c'est la fiction de Marivaux pour Marianne - , sac postal dérobé, en Angleterre et en Italie, valise trouvée (Lesage, 1740) (...) : l'auteur n'est plus qu'un éditeur comme Goethe ou Laclos, qui prend soin de nous dire comment toutes les lettres des Liaisons se sont réunies entre les mains de Mme de Rosemonde, ou un éditeur doublé d'un traducteur, comme Montesquieu pour les Lettres persanes (...) / Ensuite, les fautes, les longueurs, le désordre, les naïvetés sont autant de preuves, de Crébillon à Laclos (...) Les interventions de l'éditeur se bornent à la suppression de lettres inutiles (Crébillon, Richardson, Laclos, etc.), qui garantit l'authenticité du reste. / Rares sont donc les auteurs de romans épistolaires qui s'avouent tels. Rousseau brouille les pistes par les contradictions entre les deux préfaces de la Nouvelle Héloïse, Laclos l'imite en désamorçant sa préface par l'avertissement »* p 51-52

Si Rousseau brouille les pistes par les contradictions entre ses deux préfaces de *La Nouvelle Héloïse*, tel Laclos entre *l'Avertissement de l'éditeur* et la *Préface du rédacteur*, Rousseau se porte garant du livre et lui sert de caution morale : « *Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre* » (*Préface Nouvelle Héloïse*), ce que ne fait pas Laclos, qui n'offre pas au recueil des *Liaisons dangereuses* un semblable point d'optique. Le roman reste donc ambigu dans son interprétation, aucun méta-discours d'auteur ne vient trancher.

Ainsi le rédacteur des lettres ne présente pas plus le contexte de la découverte des lettres, outre que l'on sait qu'elles sont en possession de Mme de Rosemonde, le mystère demeure. En revanche, il expose la nature de son travail, qui n'a rien pour étonner le lecteur habitué à ses justifications et précisions superflues, dont il n'est pas dupe : travail de sélection « *ce recueil (...) ne contient pourtant que le plus petit nombre des lettres qui composaient la totalité de la correspondance dont il est extrait* », « *je n'ai demandé, pour prix de mes soins, que la permission d'élaguer tout ce qui me paraîtrait inutile ; et j'ai tâché de ne conserver en effet que les lettres qui m'ont paru nécessaires, soit à l'intelligence des événements soit au développement des caractères.* » Le lecteur discerne dans cette tâche un vrai travail d'écrivain qui conçoit la lettre comme un roman d'analyse (construction narration et analyse des caractères). De nouveau, une contradiction paradoxale, qui révèle l'auteur derrière le rédacteur, tout en se dédouanant des travaux d'écriture : un modeste travail de mise en ordre, de tri et suppression de lettres pour la construction du recueil, dont celui-ci s'excuse, et qui n'est pas moins celui d'un romancier : « *Chargé de la mettre en ordre par les personnes à qui elle était parvenue, et que je savais dans l'intention de la publier* », « *Si l'on ajoute à ce léger travail, celui de replacer par ordre les lettres que j'ai laissé subsister, ordre pour lequel j'ai même presque toujours suivi celui des dates, et enfin quelques notes courtes et rares, et qui, pour la plupart, n'ont d'autre objet que d'indiquer la source de quelques citations, ou de motiver quelques-uns des retranchements que je me suis permis, on saura toute la part que j'ai eue à cet ouvrage. Ma mission ne s'étendait pas plus loin.* » A cela s'ajoute quelques commentaires rares qui semblent surtout présents pour conforter, au moment de la lecture, l'illusion de l'extériorité du rédacteur, faire croire que Laclos n'en est pas l'auteur.

Tout comme Rousseau, Laclos justifie « *les défauts* » de l'oeuvre, le manque de correction ou la simplicité du style comme preuve de l'authenticité des lettres. A cet égard, l'auteur fait un très riche travail d'écriture pour caractériser les personnages par le style : « *J'avais proposé des changements plus considérables, et presque tous relatifs à la pureté de diction ou de style, contre laquelle on trouvera beaucoup de fautes. J'aurais désiré aussi être autorisé à couper quelques lettres trop longues et dont plusieurs traitent séparément, et presque sans transition, d'objets tout-à-fait étrangers l'un à l'autre. Ce travail, qui n'a pas été accepté, n'aurait pas suffi sans doute pour donner du mérite à l'ouvrage, mais en aurait au moins ôté une partie des défauts* » Laclos reproduit la forme dialoguée de la deuxième préface de *la Nouvelle Héloïse* pour argumenter et contre-argumenter sur la valeur littéraire du livre qui ne manquera pas d'être jugée par le public de l'époque : « *On m'a objecté que c'étaient les lettres mêmes qu'on voulait faire connaître, et non pas seulement un ouvrage fait d'après ces lettres ; qu'il serait autant contre la vraisemblance que contre la vérité, que de huit à dix personnes qui ont concouru à cette correspondance, toutes eussent écrit avec une égale pureté. Et sur ce que j'ai représenté que loin de là, il n'y en avait au contraire aucune qui n'eût fait des fautes graves, et qu'on ne manquerait pas de critiquer, on m'a répondu que tout lecteur raisonnable s'attendrait sûrement à trouver des fautes dans un recueil de lettres de quelques particuliers, puisque dans tous*

ceux publiés jusqu'ici de différents auteurs estimés, et même de quelques académiciens, on n'en trouvait aucun totalement à l'abri de ce reproche. Ces raisons ne m'ont pas persuadé, et je les ai trouvées, comme je les trouve encore, plus faciles à donner qu'à recevoir ; mais je n'étais pas le maître, et je me suis soumis. Seulement je me suis réservé de protester contre, et de déclarer que ce n'était pas mon avis ; ce que je fais en ce moment. »

2) Le mérite et l'utilité de l'oeuvre : *« L'originalité de Laclos ne réside pas plus dans la forme que dans le titre de son roman, préparé par toute la réflexion d'un siècle sur le danger des liaisons auquel expose la sociabilité »** Michel Delon

Rousseau revendique, dans la Préface de la Nouvelle Héloïse, « les fautes de langue », « le style emphatique et plat », « les pensées communes rendues en termes ampoulés », de ces jeunes amants qui ne sont pas Français, ni « des beaux-esprits, des académiciens, des philosophes » mais « des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfants, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau. ». Il invente un style littéraire de l'authenticité, un style individualisé imitant le cours des pensées et des émotions, un style naturel, pratiqué par Danceny, que n'arrive pas à imiter parfaitement Valmont dans son esprit lucide, trop réglé. Laclos met en avant également cette variété des styles associée à la pluralité des réflexions, dans une esthétique du discontinu propre à imiter la vie. Réflexions littéraires célèbres ou peu connues que les contemporains se sont déjà appropriées, mêlées aux réflexions des vrais faux personnages ; l'écriture littéraire ne se distingue plus du langage courant, de même que le fictif du réel, le vrai du faux : « Le mérite d'un ouvrage se compose de son utilité ou de son agrément, et même de tous deux, quand il en est susceptible : mais le succès, qui ne prouve pas toujours le mérite, tient souvent davantage au choix du sujet qu'à son exécution, à l'ensemble des objets qu'il présente, qu'à la manière dont ils sont traités. Or ce recueil contenant, comme son titre l'annonce, les lettres de toute une société, il y règne une diversité d'intérêts qui affaiblit celui du lecteur. De plus, presque tous les sentiments qu'on y exprime, étant feints ou dissimulés, ne peuvent même exciter qu'un intérêt de curiosité toujours bien au dessous de celui de sentiment, qui, surtout, porte moins à l'indulgence et laisse d'autant plus apercevoir les fautes qui s'y trouvent dans les détails, que ceux-ci s'opposent sans cesse au seul désir qu'on veuille satisfaire.

Ces défauts sont peut-être rachetés, en partie, par une qualité qui tient de même à la nature de l'ouvrage : c'est la variété des styles, mérite qu'un auteur atteint difficilement, mais qui se présentait ici de lui-même et qui sauve au moins l'ennui de l'uniformité. Plusieurs personnes pourront compter encore pour quelque chose un assez grand nombre d'observations, ou nouvelles, ou peu connues, et qui se trouvent éparses dans ces lettres. C'est aussi là, je crois, tout ce qu'on y peut espérer d'agréments, en les jugeant même avec la plus grande faveur. » Le contrat de lecture est un contrat de lucidité distanciée, comme celui de Jacques le Fataliste. Dans l'affirmation (véridique ou non, selon la double entente des préfaces contradictoires) que presque tous les sentiments qu'on y rencontre sont « feints ou dissimulés », le lecteur perd l'innocence de la croyance en l'illusion romanesque comme dans les apparences trompeuses de la vie. C'est plus vrai qu'on ne le pense aux premiers abords par le titre annonçant un poncif* pour les contemporains, car les vertueux comme les naïfs dissimulent également, pas seulement les roués qui ont fait foi de tromper les autres : on voit évoluer les proies de la Marquis et du Vicomte dans un rôle mondain sous le regard du « cercle » en opposition avec ce qui se passe dans leur intimité, puis dans leurs contradictions intérieures qui dissimulent une part de vérité que

décryptent les libertins lucides, notamment sur tout ce qui est interdit socialement et moralement, et refoulé, le désir, le plaisir, le bonheur individuel, notion revalorisée au XVIIIe. La dissimulation et l'adaptation au regard de l'autre fonctionne en permanence et à tous les niveaux, l'ensemble des personnages. Le mensonge romanesque sert à décrypter le mensonge humain.

Quant à l'utilité du roman, accusé de corrompre les mœurs, il faut pouvoir le légitimer dans le fait de peindre l'horreur du vice pour édifier les lecteurs. Si pour la comédie, le rire peut tourner en dérision les vices de types caricaturaux, il est moins aisé de le faire pour des personnages romanesques nuancés. Il est vrai que Mme de Merteuil et Valmont poussent souvent l'imitation des styles, des tons, des jeux de comédiens jusqu'à la parodie, mais le lecteur semble le seul à le percevoir (plaisir d'élite partagé avec l'auteur ?), les victimes, peu sûres (Cécile, Danceny) ou trop sûres d'elles-mêmes (Mme de Volanges, Mme de Tourvel) s'aveuglent par la cajolerie de l'amitié, la déclaration enflammée de l'amour, l'orgueil ou la vanité pour les esprits les plus forts. Aussi est-ce là « *l'utilité* » et la leçon romanesque : mettre en garde les jeunes filles contre les pièges de la vie, les dangers d'une trop grande confiance en soi et en la vertu, les dangers d'une correspondance, dans toute la force pathétique que peut représenter la vertu terrassée par le vice (cf gravures frontispice) : *L'utilité de l'ouvrage, qui peut-être sera encore plus contestée, me paraît pourtant plus facile à établir. Il me semble au moins que c'est rendre un service aux mœurs, que de dévoiler les moyens qu'emploient ceux qui en ont de mauvaises pour corrompre ceux qui en ont de bonnes, et je crois que ces lettres pourront concourir efficacement à ce but. On y trouvera aussi la preuve et l'exemple de deux vérités importantes qu'on pourrait croire méconnues, en voyant combien peu elles sont pratiquées : l'une, que toute femme qui consent à recevoir dans sa société un homme sans mœurs, finit par en devenir la victime ; l'autre, que toute mère est au moins imprudente, qui souffre qu'une autre qu'elle ait la confiance de sa fille. Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, pourraient encore y apprendre que l'amitié que les personnes de mauvaises mœurs paraissent leur accorder si facilement, n'est jamais qu'un piège dangereux, et aussi fatal à leur bonheur qu'à leur vertu. Cependant l'abus, toujours si près du bien, me paraît ici trop à craindre ; et, loin de conseiller cette lecture à la jeunesse, il me paraît très important d'éloigner d'elle toutes celles de ce genre. L'époque où celle-ci peut cesser d'être dangereuse et devenir utile, me paraît avoir été très bien saisie, pour son sexe, par une bonne mère, qui non seulement a de l'esprit, mais qui a du bon esprit. « Je croirais », me disait-elle après avoir lu le manuscrit de cette correspondance, « rendre un vrai service à ma fille, en lui donnant ce livre le jour de son mariage. » Si toutes les mères de famille en pensent ainsi, je me féliciterai éternellement de l'avoir publié. »* Le livre s'ouvre sur la question de l'édification morale de la jeunesse, à la veille du mariage de la jeune Cécile, et s'achève sur le cri d'une mère, Mme de Volanges, qu' : « *Quelle fatalité s'est donc répandue autour de moi depuis quelque temps, et m'a frappée dans les objets les plus chers : ma fille et mon amie ! / Qui pourrait ne pas frémir en songeant aux malheurs que peut causer une seule liaison dangereuse ! et quelles peines ne s'éviterait-on point en y réfléchissant davantage ? Quelle femme ne fuirait pas au premier propos d'un séducteur ? Quelle mère pourrait, sans trembler, voir une autre personne qu'elle parler à sa fille ? Mais ces réflexions tardives n'arrivent jamais qu'après l'événement, et l'une des plus importantes vérités, comme aussi peut-être des plus généralement reconnues, reste étouffée et sans usage dans le tourbillon de nos mœurs inconséquentes. »* Sentiment fatal du trop tard mais nécessité de réfléchir sérieusement aux mœurs du siècle et de donner tous ses soins à l'éducation des jeunes filles.

Conclusion

Rousseau condamne le genre romanesque dans la *Lettre sur les spectacles* pour sa frivolité et son immoralité, seul le roman par lettres échappe à sa condamnation, car les confidences redonnent au roman une certaine authenticité didactique, voire moralisante. Laclos, représente les méchants, exclus du roman épistolaire de Rousseau, en se plaçant dans la droite lignée du philosophe, inscrivant son roman dans une visée et une épigraphe didactiques : *Lettres recueillies dans une Société, et publiées pour l'instruction de quelques autres*, citant textuellement la Préface de *La Nouvelle Héloïse*: « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres », pour en peindre le pendant enténébré. Cependant, la manipulation révèle plus qu'elle ne cache car l'écriture des lettres révèlent les personnages à eux-mêmes, ces derniers évoluent tous dans leur lucidité initiatique (mais à quel prix !), les nuances du cœur se peignent, s'affinent, et s'affirment. Ainsi Frédéric Deloffre dans *Les Illustres Françaises**, analyse le succès immense des *Lettres portugaises* de Guilleragues, (les différentes imitations et prolongements), dans les soliloques d'une femme abandonnée à sa passion qui fait la : « conquête de la lucidité obtenue par le sacrifice progressif de toutes les illusions de l'amour ».

* « J'écris plus pour moi que pour vous » (*Lettres portugaises*, IV) / Le papier ne rougissant pas, elles (les religieuses) s'expliquent plus hardiment qu'elles ne parleraient et s'engagent bien davantage (...) Les religieuses n'épargnent ni le temps ni le papier, et donnent carrière à leur passion, qui seule les occupe faute de dissipation ».

PROLONGEMENTS

MARIVAUX, *La Vie de Marianne*, 1731

PREMIÈRE PARTIE

Avant que de donner cette histoire au public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une maison à quelques lieues de Rennes, qui, depuis trente ans, a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et, dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'histoire qu'on va lire, et le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta ; je le lus avec deux de mes amis qui étaient chez moi, et qui, depuis ce jour-là, n'ont cessé de me dire qu'**il fallait le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette histoire n'intéresse personne.** Nous voyons, par la date que nous avons trouvée à la fin du manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit ; nous avons changé le nom de deux personnes dont il est parlé, et qui sont mortes. Ce qui est dit d'elles est pourtant très indifférent ; mais n'importe : il est mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avais à dire : ce petit préambule m'a paru nécessaire ; et je l'ai fait du mieux que j'ai pu ; car **je ne suis point auteur**, et jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci.

Passons maintenant à l'histoire. C'est une femme qui raconte sa vie ; nous ne savons qui elle était. C'est la *Vie de Marianne* ; c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même au commencement de son histoire ; elle prend ensuite le titre de comtesse ; **elle parle à une de ses amies** dont le nom est en blanc, et puis c'est tout.

PRÉFACE.

Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu !

Quoique je ne porte ici que **le titre d'éditeur**, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnaître : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amants, je n'y ai jamais ouï parler du baron d'Étange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de milord Édouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits, soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. **Que chacun pense comme il lui plaira.**

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût ; la matière alarmera les gens sévères ; **tous les sentiments seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes, et scandaliser les honnêtes femmes.** À qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul ; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique et plat, sur les pensées communes rendues en termes ampoulés ; il doit se dire d'avance que **ceux qui les écrivent ne sont pas des Français, des beaux-esprits, des académiciens, des philosophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfants, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.**

Pourquoi craindrais-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec **son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté.** Quant aux filles, c'est autre chose. **Jamais fille chaste n'a lu de romans**, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, **le mal était fait d'avance.** Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil, se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, et s'indigne contre l'éditeur, je ne me plaindrai point son injustice ; à sa place, j'en aurais pu faire autant. Que si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre ; mais qu'il ne vienne pas me le dire ; je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là.

Quoique j'eusse pu faire entrer dans mes Mémoires les aventures du chevalier des Grieux, il m'a semblé que, n'y ayant point un rapport nécessaire, le lecteur trouverait plus de satisfaction à les voir séparément. Un récit de cette longueur aurait interrompu trop longtemps le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être déchargée des circonstances qui la rendraient pesante et embarrassée ; c'est le précepte d'Horace :

Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici,
Pleraque differat, ac praesens in tempus omittat.

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple ; car le bon sens est la première source de cette règle.

Si le public a trouvé quelque chose d'agréable et d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre qu'il ne sera pas moins satisfait de cette addition. Il verra dans la conduite de M. des Grieux un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune aveugle qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui, avec toutes les qualités dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure et vagabonde à tous les avantages de la fortune et de la nature ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui les sent et qui en est accablé sans profiter des remèdes qu'on lui offre sans cesse, et qui peuvent à tous moments les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus et de vices, un contraste perpétuel de bons sentiments et d'actions mauvaises : tel est le fond du tableau que je présente. Les personnes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un travail inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événements qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs ; et c'est rendre, à mon avis, un service considérable au public que de l'instruire en l'amusant.

On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection dont il s'éloigne dans la pratique. Si les personnes d'un certain ordre d'esprit et de politesse veulent examiner quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux moments de leur vie sont ceux qu'ils passent, ou seuls ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moyens d'arriver au bonheur, des faiblesses de la nature qui nous en éloignent, et des remèdes qui peuvent les guérir. Horace et Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe si facilement de ces hautes spéculations, et qu'on se retrouve sitôt au niveau du commun des hommes ? Je suis trompé, si la raison que je vais en apporter n'explique pas bien cette contradiction de nos idées et de notre conduite :

c'est que tous les préceptes de la morale n'étant que des principes vagues et généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs et des actions.

Mettons la chose dans un exemple : les âmes bien nées sentent que la douceur et l'humanité sont des vertus aimables, et sont portées d'inclination à les pratiquer ; mais sont-elles au moment de l'exercice, elles demeurent souvent suspendues. En est-ce réellement l'occasion ? sait-on bien qu'elle en doit être la mesure ? ne se trompe-t-on point sur l'objet ?

Ces difficultés arrêtent : on craint de devenir dupe en voulant être bienfaisant et libéral ; de passer pour faible en paraissant trop tendre et trop sensible ; en un mot, d'excéder ou de ne pas remplir assez des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité et de douceur. Dans cette incertitude, il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu.

C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une extrême utilité, du moins lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur et de bon sens. Chaque fait qu'on y rapporte est un degré de lumière, une instruction qui supplée à l'expérience ; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former ; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage entier est un traité de morale réduit agréablement en exercices.

Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge pour écrire des aventures de fortune et d'amour : mais si la réflexion que je viens de faire est solide, elle me justifie ; si elle est fautive, mon erreur sera mon excuse.

Les préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au lecteur. Je méprise trop cet usage pour le suivre. L'unique dessein que j'aie dans celle-ci est d'annoncer le but de ces mémoires, soit qu'on doive les regarder comme un ouvrage purement d'imagination, ou que les aventures qu'ils contiennent soient réelles.

L'homme qui écrit ne peut avoir que **deux objets : l'utile et l'amusant**. Peu d'auteurs sont parvenus à les réunir. Celui qui instruit, ou dédaigne d'amuser, ou n'en a pas le talent; et celui qui amuse n'a pas assez de force pour instruire : ce qui fait nécessairement que l'un est toujours sec, et que l'autre est toujours frivole.

Le roman, si méprisé des personnes sensées, et souvent avec justice, serait peut-être celui de tous les genres qu'on pourrait rendre le plus utile, s'il était bien manié, si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses et forcées, de héros dont les caractères et les aventures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendait, comme la comédie, le tableau de la vie humaine, et qu'on y censurât les vices et les ridicules.

Le lecteur n'y trouverait plus à la vérité ces événements extraordinaires et tragiques qui enlèvent l'imagination, et déchirent le cœur; plus de héros qui ne passât les mers que pour y être à point nommé pris des Turcs, plus d'aventures dans le sérail, de sultane soustraite à la vigilance des eunuques, par quelque tour d'adresse surprenant; plus de morts imprévues, et infiniment moins de souterrains. **Le fait, préparé avec art, serait rendu avec naturel. On ne pécherait plus contre les convenances et la raison. Le sentiment ne serait point outré; l'homme enfin verrait l'homme tel qu'il est; on l'éblouirait moins, mais on l'instruirait davantage.**

J'avoue que beaucoup de lecteurs, qui ne sont point touchés des choses simples, n'approuveraient point qu'on dépouillât le roman des **puérilités fastueuses qui le leur rendent cher**; mais ce ne serait point à mon sens une raison de ne le point **réformer**. Chaque siècle, chaque année même, amène un nouveau goût. Nous voyons les auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaisance, tomber en même temps qu'elle dans un éternel oubli. **Le vrai seul subsiste toujours**, et si la cabale se déclare contre lui, si elle l'a quelquefois obscurci, elle n'est jamais parvenue à le détruire. Tout auteur retenu par la crainte basse de ne pas plaire assez à son siècle, passe rarement aux siècles à venir.

Il est vrai que **ces romans, qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils sont**, sont sujets, outre leur trop grande simplicité, à des inconvénients. Il est des lecteurs fins qui ne lisent jamais que pour faire des applications, n'estiment un livre qu'autant qu'ils croient y trouver de quoi déshonorer quelqu'un, et y mettent partout leur malignité et leur fiel. Ne serait-ce pas que ces gens si déliés, à la pénétration desquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, se rendent dans le fond assez de justice pour craindre qu'on ne leur attribuât le ridicule qu'ils ont aperçu, s'ils ne se hâtaient de le jeter sur les autres. De là vient cependant que quelquefois un auteur est accusé de s'être déchaîné contre des personnes qu'il respecte ou qu'il ne connaît point, **et qu'il passe pour dangereux, quand il n'y a que ses lecteurs qui le soient.**

Quoi qu'il en puisse être, je ne connais rien qui doive, ni qui puisse empêcher un auteur de **puiser ses caractères et ses portraits dans le sein de la nature**. Les applications n'ont qu'un temps : ou l'on se lasse d'en faire, ou elles sont si futiles qu'elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matière à ces ingénieux rapports? La fiction la plus déréglée, et le traité de morale le plus sage, souvent les fournissent également; et je ne connais jusqu'ici que les livres qui traitent des sciences abstraites, qui en soient exempts.

Que l'on peigne des petits-mâtres et des prudes, ce ne seront ni Messieurs ni Mesdames telles, que l'on n'aura jamais vus, auxquels on aura pensé; mais il me paraît tout simple que si les uns sont petits-mâtres, et que les autres soient rudes, il y ait, dans ces portraits, des choses qui tiennent à eux : il est sûr qu'ils seraient manqués, s'ils ne ressemblaient à personne; mais il ne doit pas s'ensuivre, de la fureur qu'on a de se reconnaître mutuellement, qu'on puisse être, avec toute sorte d'impunité, vicieux ou ridicule. On est même d'ordinaire si peu certain des personnages qu'on a démasqués, que si, dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier : « Ah! qu'on reconnaît bien là la marquise! » vous entendez dire dans un autre : « Je ne croyais pas qu'on pût si bien attraper la comtesse! » et qu'il arrivera qu'à la cour on aura deviné une troisième personne, qui ne sera pas plus réelle que les deux premières.

Je me suis étendu sur cet article, parce que **ce livre n'étant que l'histoire de la vie privée, des travers et des retours d'un homme de condition**, on sera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des personnes aujourd'hui vivantes les portraits qui y sont répandus et les aventures qu'il contient, qu'on le pourra avec plus de facilité; que nos mœurs y sont dépeintes; que Paris étant le lieu où se passe la scène, on ne sera point forcé de voyager dans des régions imaginaires, et que rien n'y est déguisé sous des noms et des usages barbares. À l'égard des peintures avantageuses qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire : une femme vertueuse, un homme sensé, il semble que ce soient des êtres de raison qui ne ressemblent jamais à personne.

On verra dans **ces mémoires un homme tel qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse, simple d'abord et sans art, et ne connaissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La première et la seconde parties roulent sur cette ignorance et sur ses premières amours. C'est, dans les suivantes, un homme plein de fausses idées, et pétri de ridicules, et qui y est moins entraîné encore par lui-même, que par des personnes intéressées à lui corrompre le cœur, et l'esprit. On le verra enfin dans les dernières, rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus à une femme estimable; voilà quel est l'objet des *Égarements de l'esprit et du cœur***. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme dans tous les désordres où le plongent les passions, **l'amour seul préside ici**; ou si, de temps en temps, quelque autre motif s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.

On ne fait point ici de promesses d'être exact dans la distribution de ce livre; on a tant de fois trompé le public là-dessus qu'il serait convenable qu'il n'en crût pas sur sa parole ou l'auteur, ou l'éditeur; on peut cependant l'assurer que si cette première partie lui plaît, il aura promptement, et de suite, toutes les autres.